

La musique de l'Ontario français

Entre ici et ailleurs

Serge Quinty

Number 112, Fall 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41723ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Quinty, S. (2001). La musique de l'Ontario français : entre ici et ailleurs. *Liaison*, (112), 20–22.

Les années 90 ont marqué le passage d'une musique plus « identitaire » — qu'il s'agisse d'un réveil du Nord chanté par CANO ou de l'hymne de Paul Demers à la Loi sur les services en français — à une industrie musicale éclatée, où les styles sont multiples, cohabitent, fusionnent et se dissocient.

En fait, ce qui s'est passé en Ontario n'est pas fondamentalement différent de l'éclatement musical qui s'intensifiait ailleurs en Amérique du Nord.

Mais avant d'aller plus loin, revenons un moment à ces prolifiques années 90.

La décennie mosaïque

Ceux qui, comme moi, sont entrés à l'Université d'Ottawa vers 1992 se rappelleront qu'à ce moment, la musique franco-ontarienne sortait du « désert » des années 80, période décevante comparativement au bouillonnement identitaire des années 70 : à part Paul Demers, peu de nouveaux musiciens avaient réussi à marquer la décennie.

La musique de l'Ontario fran

Serge Quinty

Prévoir ce qui se passera dans le domaine de la musique franco-ontarienne durant la première décennie de ce siècle, ce n'est pas de la tarte : l'industrie de la musique franco-ontarienne, au cours des années 90, est devenue tellement diversifiée — et prolifique — que prévoir les tendances d'avenir devient un exercice presque ésotérique.

Par exemple, le heavy metal et l'alternatif des années 80 ont donné naissance au *death metal*, au *thrash*, au *gothic* ou au *grunge*, tandis que le rap et le reggae enfantaient le hip-hop, le trip-hop et le *urban*. Nous, nous n'avons fait que suivre l'irrésistible tendance à la diversification.

La musique franco-ontarienne actuelle découle, en gros, de quatre influences : outre notre culture française et notre statut de minoritaires en Ontario, nous sommes définis par notre nord-américanité, ainsi que par notre appartenance au village global. La musique et les préoccupations mondiales convergent de plus en plus vers un style *world* dont les meilleurs représentants chez nous sont Kif Kif, Chuck Labelle avec son album *Terre fragile*, Konflit Dramatik ou encore les musiciens worldbeat de Toronto comme Le Shah Loskar.

La nouvelle vague musicale franco-ontarienne est née entre 1991 et 1993, avec la percée successive de Brasse-Camarade, des Hardis Moussaillons et d'En Bref, trois groupes pionniers qui représentent l'avènement d'un pop-rock plus authentique, moins électronique. Brasse-Camarade, adepte de la guitare hurlante à la Van Halen, influencera des groupes comme Latreille, tandis que les Hardis Moussaillons, passés maîtres comme leurs contemporains les Colocs dans le rock ludique et irrévérencieux, seront suivis par Yvan et les Voyous et les Chaizes Muzikales.

Parallèlement, le duo Kif Kif a, le premier, mis de l'avant le worldbeat à la sauce franco-ontarienne, en fusionnant rock, rap, reggae et électronique dans un album au titre on ne peut plus approprié : *Tout l'Univers*.

« [...] les contributions les plus riches et les plus originales à la diversité musicale de l'Ontario français pourraient bien venir du milieu urbain. »

Toujours du côté des fusions, les styles dérivés du dance deviennent de plus en plus populaires à mesure qu'on se rapproche de l'an 2000. En 1998, Michel Bénac et Bobby Lalonde créent le groupe Swing, une fusion folklore/techno (justement baptisée « technotrad »). La même année, le jeune Jean-Michel Ouimet propose *Procréation*, un album instrumental aux teintes disco — techno qui seront encore plus présentes dans le disque qu'il enregistre en 2000 avec sa sœur Marie-Andrée, *Complicité*.

mentation notable ; comparativement aux années 80, c'est une explosion.

L'avenir : adieu Pearl Jam, salut Jamiroquai
Que reste-t-il, exactement, de tout ce bouillonnement des années 90 ? Premier constat, il y a eu, à la fin de la décennie, un ralentissement dans la parution de nouveaux albums ; une espèce de vide s'est créée avec la disparition de nombreux groupes qui avaient marqué la période 1990-1995.

ais : entre ici et ailleurs

Dans le genre pop, apparenté par l'instrumentation au disco, des scènes comme Ontario pop créent de jeunes divas, émules de Céline Dion et de Lara Fabian : notons Véronic Dicaire, Annie Berthiaume et, plus récemment, Manon Séguin.

Enfin, s'il y a un style qui demeure une valeur sûre, c'est bien ce que d'aucuns appellent le « beau son » : les styles blues, jazz, country, country-rock et folk-rock. Dans ce registre, au cours des années 90, on voit la consécration de Jean-Guy « Chuck » Labelle (country-rock), d'Éric Dubeau (blues) et — post-modernisme oblige — du groupe Deux Saisons (acoustique folk).

En tout et pour tout, les années 90 ont vu paraître en Ontario français, bon an mal an, une moyenne de quatre ou cinq albums par année. Comparativement aux années 70, c'est une aug-

Sur le plan du style rock, les Hardis Moussaillons ont connu une ascension fulgurante et lancé un album sous étiquette Warner (1995) avant de se buter à des contraintes imprévues qui ont causé la mort du groupe. Les membres d'En Bref, eux, se séparent fin 1997 ; Yvan et les Voyous et Latreille ne durent que le temps d'un album, tout comme les Chaizes Muzikales. Quant aux vétérans du style, Brasse-Camarade, quatre ans se sont écoulés depuis le lancement de leur dernier album, *Les Étrangers*.

On pourrait croire que le rock qui a marqué les années 90 en Ontario est mort. En fait, les musiciens qui ont « comblé le vide », si l'on veut, se réclament de styles complètement différents.

À quoi attribuer ce renversement des tendances ? On assiste, depuis quelques années, à une résur-

gence de la musique assistée par ordinateur, moussée par la popularité du techno et la réhabilitation du disco : jadis relégué aux soirées rétro, le disco est en effet redevenu *cool* vers 1997-1998 (notons le *Stayin' Alive* hip-hop de N'Trance) en se fusionnant souvent aux styles plus « DJ », dont le techno (Jamiroquai, N'Sync).

D'où l'avènement, en Ontario français, de musiciens comme Jean-Michel Ouimet et Swing, qui pourraient fort bien être aux années 2000 ce que Brasse-Camarade et les Hardis Moussaillons ont été aux années 90. Swing, en particulier, connaît une popularité considérable auprès des adolescents de la province. Si la vague techno et l'impact de formations comme Swing ne se démentent pas, on peut s'attendre à voir, au cours des trois prochaines années, nombre de jeunes musiciens se lancer dans ce genre musical.

Où est la musique urbaine ?

Si l'on se fie à ce qui se passe ailleurs, on s'étonne que l'Ontario français n'ait pas généré davantage d'artistes de style *world* ou *urban*. On a parlé, plus haut, de Kif Kif, qui a effectué un travail intéressant dans cette catégorie avant de disparaître en 1997. Les artistes qui, depuis, ont œuvré dans ce style se comptent sur les doigts d'une main : le plus prometteur, le groupe sudburois Konflikt Dramatik, a été formé en 1997. Un peu comme Kif Kif, il s'inscrit dans une fusion hip-hop, rap, funk et rock ; le premier album de la formation est apparu l'an dernier. Le Shah Loskar, quant à lui, est une espèce rare : un rappeur torontois de langue française, d'origine antillaise. On aurait pensé, en effet, que Toronto générerait son lot de musiciens *urban* ou *worldbeat*, un apport dont le paysage musical franco-ontarien bénéficierait énormément. Depuis quatre ans au moins, on se demande pourquoi ce n'est pas le cas. Il semblerait que l'industrie musicale franco-ontarienne et ses infrastructures aient à combler, de ce côté, un certain manque de visibilité auprès des jeunes musiciens francophones. Espérons que ce sera chose faite au cours de la décennie : les contributions les plus riches et les plus originales à la diversité musicale de l'Ontario français pourraient bien venir du milieu urbain...

Adieu Céline, bonjour Britney

S'il existe une influence qui ne risque pas de disparaître, c'est celle des grandes chanteuses de pop, qui ont laissé leur marque, comme nous l'avons indiqué plus haut, sur les Véronic Dicaire, Annie Berthiaume et Manon Séguin de l'Ontario français. Cette tendance ira en s'amplifiant, comme aux États-Unis où la pop a engendré la « pop sucrée » des Britney Spears, Christina Aguilera et autres. Surveillez Ontario pop au cours des prochaines années, vous y entendrez sûrement, parmi les interprètes surtout, des émules des stars adolescentes américaines. Ce qui n'est pas mauvais, qu'on aime le style ou qu'on ne

l'aime pas : les artistes du « pop féminin » ont généralement d'excellentes voix, puissantes et bien travaillées, qui se prêtent autant à la chanson qu'à la comédie musicale. D'ailleurs, elles finissent souvent par faire carrière dans ce domaine, comme Véronic Dicaire qui a chanté avec Claude Dubois avant de jouer dans *Grease* à l'été 2000, aux côtés de Serge Postigo.

Une industrie musicale en Ontario français ?

En Ontario, de nos jours, de plus en plus de musiciens francophones font carrière; la banque d'œuvres augmente et, pour paraphraser François Paré, on ne peut plus écouter toute la discothèque franco-ontarienne en une journée. Plusieurs se demanderont si on aura finalement suscité cette industrie musicale dont on rêvait.

Malheureusement, on n'en est pas là ; l'Ontario français demeure un circuit exigü, et peu nombreux sont ceux qui, comme Brasse-Camarade ou Swing, se feront connaître d'un bout à l'autre de la province et ailleurs au Canada. Ou, à tout le moins, le réseau de distribution franco-ontarien n'a pas encore les reins assez solides pour leur permettre d'atteindre un tel succès.

Par contre, ce qui ressort de la dernière décennie, c'est que nombre d'artistes ont connu un succès régional plus que remarquable. Pensons à Latreille dans les écoles secondaires de l'Est ontarien, aux Hardis Moussaillons et à Deux Saisons à l'Université d'Ottawa, aux Chaizes Muzikales chez les jeunes du nord de l'Ontario. Sans aller jusqu'à parler de phénomènes-culte, on peut dire que ces artistes ont rempli les salles et vendu des disques. Une excellente nouvelle pour une communauté franco-ontarienne qui cherche à mousser la consommation de produits en français chez la génération montante.

Sans compter que la diversification de la musique franco-ontarienne fait en sorte que, de plus en plus, les consommateurs trouvent de tout pour tous les goûts dans les stands de l'APCM. Au début des années 90, la musique franco-ontarienne, comme la musique acadienne, était victime de sa réputation de « musique de tapeux de pied », qui l'empêchait d'aller récupérer un public plus jeune. C'est maintenant de moins en moins le cas. Et quand on pense aux choix de plus en plus immenses auxquels, avec Napster et MP3, les mélomanes ont accès, on comprend facilement pourquoi l'éclatement musical franco-ontarien est non seulement souhaitable, mais nécessaire. ●

Serge Quinty œuvre à l'Alliance des radios communautaires du Canada. Il est aussi critique littéraire et musical.

